



Collection

Les déambulations mentales d'un franc-tireur

Héritier de la famille fondatrice de Carrefour et créateur de La Maison Rouge, Antoine de Galbert a consacré sa fortune à l'art. Ses choix, décoiffants parfois, radicaux toujours, ont façonné une collection unique.

Reportage : Frédéric Brillet

Un collectionneur qui ne possède que des œuvres d'inconnus n'a pas de jugeote. Mais celui qui n'acquiert que des artistes consacrés n'en est pas vraiment un, c'est juste un acheteur », assène d'emblée Antoine de Galbert. Nous recevons dans un immeuble discret du quartier Bastille qui héberge sa fondation dédiée à l'art contemporain et sa résidence parisienne, le fondateur de feu La Maison Rouge n'a pas besoin de développer pour prouver dans quel camp il se situe. Les murs qui l'entourent parlent pour lui, révélant ses goûts éclectiques. On y repère un Lucio Fontana, dont les entailles subtilement érotiques dans la toile semblent ouvrir sur l'origine du monde ; un tableau de Jean Dubuffet à la noirceur tourmentée ; une paire de lapins pantoufles du Belge Wim Delvoye, digne héritier du surréalisme.

Ces œuvres facilement identifiables avoisinent avec d'autres moins connues, relevant des arts bruts, populaires ou premiers. Le tout constitue un échantillon représentatif d'une collection qui comprend quelque

REPORTAGE PHOTO : CYRIL MARCILLIAC



John Davies, *Head*, 1972, résine polyester et fibre de verre sur contreplaqué.



Arnulf Rainer, *Angst (Angoisse)*, 1969-1973, pastel gras sur photographie marouflée sur bois.

Dans sa collection

- L'artiste rom Ceija Stojka (1933-2013) donne à voir l'horreur à hauteur d'enfant. Déportée à l'âge de 10 ans, la peintre attend les années 90 avant de témoigner et de se lancer dans la figuration de ses souvenirs tragiques.

- Le Franco-Polonais Roman Opatka (1931-2011) était obsédé par l'idée de faire percevoir très méthodiquement l'écoulement du temps à travers son œuvre protéiforme. Son travail n'en finit pas de blanchir subtilement au fil des ans, jusqu'à l'effacement qui signe la disparition du vivant.

- A.C.M (1951), un des grands noms de l'art brut français, a séduit Antoine de Galbert par la dimension obsessionnelle et méticuleuse de son travail. Ses sculptures constituent des architectures étranges, peuplées d'un bestiaire fantastique.



John Isaacs, *In Advance of the Institution*, 1996, fibre de verre, cire et vêtements.

3 000 pièces évoquant le rapport au corps, à la spiritualité ou au temps. Qui inquiètent, étonnent ou amusent. Versent dans le morbide ou, à l'inverse, dans l'humour...

Le fil rouge dans tout cela ? « *N'en cherchez pas, balaie Bruno Decharme, un ami d'Antoine de Galbert. Les collectionneurs s'attachent le plus souvent à défendre un style, une époque, un courant. Moi, c'est l'art brut. [voir Mieux Vivre Votre Argent n° 463, p. 52]. Antoine a construit sa propre collection au gré des rencontres, des voyages, des coups de cœur. Elle témoigne de ses déambulations mentales.* » D'où cette allure de cabinet de curiosités, ces ancêtres des musées en vogue chez les aristocrates et bourgeois à partir de la Renaissance. Un cabinet à l'image de son propriétaire qui « *est une curiosité à lui tout seul, quelqu'un à part dans le milieu de l'art* », insiste Bruno Decharme.

Le caractère et l'œil curieux (au double sens du terme, donc) d'Antoine de Galbert sont le fruit d'une lente maturation d'un homme qui a mis du temps à se trouver. Il naît en 1955 dans la bonne bourgeoisie provinciale, à Grenoble, élevé par sa mère et son père adoptif,

Charles Defforey. Issu de la famille fondatrice de l'enseigne Carrefour et actionnaire à ce titre, ce dernier ne va pas se contenter de lui léguer sa fortune. « *Il était fêru de mobilier ancien, m'a appris à regarder, mais cela s'arrête là. On transmet souvent une capacité à sémouvoir plus qu'un goût particulier* », observe Antoine de Galbert.

D'ailleurs, dans les années 70, le regard du lycéen, puis de l'étudiant, se porte vers la bande dessinée dont il raffole, de Moebius à Bilal. Mais guère au-delà du 9^e art. A l'époque, il envisage une carrière classique de cadre en entreprise. Son diplôme de l'IEP Grenoble et un troisième cycle de gestion en poche, Antoine de Galbert commence à travailler comme contrôleur de gestion chez Genty-Cathiard, un groupe de distribution grenoblois aujourd'hui disparu. Il s'y ennue quelques années, entre tableaux comptables et linéaires déprimants de supermarché. Rien ne l'oblige cependant à poursuivre dans cette voie qu'il a choisie un peu par conformisme, un peu par hasard. C'est décidé, il va dorénavant tracer son propre chemin, en usant de la liberté que lui donnent ses moyens financiers. ▶

► Sa curiosité s'est déjà étendue de la bande dessinée aux arts plastiques. Ni artiste ni critique, c'est tout naturellement qu'il se lance dans le commerce de l'art pour pénétrer cet univers. « *Ma vraie vie professionnelle a commencé à 30 ans, au moment de l'ouverture de ma galerie à Grenoble* », résume-t-il. N'y connaissant pas grand-chose, il se fie avant tout à son instinct. Il inaugure sa première exposition, en 1987, avec Abraham Hadad, un peintre d'origine irakienne qu'il a repéré dans des foires d'art contemporain et commencé à collectionner. Son apprentissage passe par des hauts et beaucoup de bas. Trente ans plus tard, il se souvient encore de la gêne éprouvée lors d'une exposition consacrée à un artiste spécialement venu de Paris. « *On a célébré le vernissage à deux, le temps était glacial et aucun invité ne s'était déplacé.* »

A peine a-t-il eu le temps d'apprendre les rudiments du métier de galeriste que survient en 1991 la première guerre du Golfe déclenchée après l'invasion du Koweït par l'Irak. Le monde et les ventes de la galerie plongent alors dans la récession. Il finit par fermer sa galerie en 1997, mais sans grand regret. « *Faire commerce de l'art, ça ne m'a finalement guère plus passionné que de suivre les ventes de petits pois en supermarché. Et puis, pour être marchand, il faut avoir une*

Dans sa collection

• **Le Belge Panamarenko (nom d'artiste, 1940-2019) a conçu sa vie durant de drôles de machines plus poétiques que réellement volantes, traduisant le rêve millénaire d'Icare que porte l'espèce humaine.**

• **Rattaché au courant néo-expressionniste, le Belge Stéphane Mandelbaum (1961-1986) se fait connaître par son goût pour la transgression, la violence et l'humour grinçant. Ses influences: Francis Bacon et des artistes d'avant-guerre comme Otto Dix ou George Grosz.**

grande faim et un petit orgueil. Relancer les clients pour écouler des œuvres, ça me mettait mal à l'aise, j'étais surtout fait pour acheter », confesse-t-il.

Fait pour acheter, et suffisamment doté financièrement pour le faire. Antoine de Galbert puise dans sa fortune personnelle pour créer en 2000 la fondation éponyme, avec l'idée d'ouvrir un lieu d'exposition dédié à l'art moderne et contemporain. « *Je voulais montrer des choses que j'aimais mais sans subir de contraintes commerciales.* » Ce sera La Maison Rouge qui ouvre en 2004 dans le quartier Bastille et obtient par décret une reconnaissance d'utilité publique. L'ancienne usine reconvertie en centre d'art à la façade écarlate s'impose très vite comme le petit frère du Musée national d'art moderne inauguré deux ans plus tôt dans l'aile ouest du Palais de Tokyo. En une quinzaine d'années et une

cinquantaine d'expositions, La Maison Rouge va enflammer les médias et les aficionados. Explorant toutes sortes de territoires intellectuels ou géographiques, elle accueille à son apogée quelque 100 000 visiteurs par an. Le maître des lieux y imprime évidemment sa marque, la plupart des expositions accueillant des œuvres qu'il possède. « *La Fondation, La Maison Rouge et ma collection ont vécu en symbiose* », explique-t-il.



La collection d'Antoine de Galbert fait la part belle aux arts premiers et à l'art brut.



Exemplaire d'un jumeau jaïn, Inde, bois, peinture.

Intitulée *L'Intime*, l'exposition inaugurale donne le ton en reconstituant le cadre privé (chambres, salons, toilettes, bureaux...) dans lequel ces œuvres apparaissent habituellement. « *Il s'agissait de montrer au public comment les collectionneurs vivent avec.* »

Avec son équipe, Antoine de Galbert se plaît aussi à emmener le public à la découverte de scènes artistiques aussi décoiffantes que méconnues. En 2011, l'exposition *My Winnipeg*, du nom de la ville du Grand Nord canadien, donne un coup de projecteur sur plusieurs générations d'artistes locaux : oscillant entre désespoir et humour, ils ont été, semble-t-il, comme inspirés par les conditions locales, un hiver polaire et un été infesté d'insectes. En 2013, *My Joburg*, diminutif de Johannesburg en Afrique du Sud, décrit à travers l'œil de peintres, photographes, vidéastes et plasticiens une ville tentaculaire, cosmopolite et pleine de contrastes. *L'Envol*, la dernière exposition, signe en 2018 la fin de l'aventure. Traitant du rêve d'Icare qui transparait à travers installations, films, documents, peintures, dessins, sculptures, elle marque métaphoriquement la décision du pilote de la Fondation de décoller vers d'autres horizons.

Antoine de Galbert va se délester de La Maison Rouge, devenue un fardeau financier pour la Fondation. « *Je commençais aussi à me lasser. Réfléchir sur un thème, concevoir un accrochage, c'est passionnant, mais ça n'est qu'une petite partie du travail de préparation*

des expositions. On passe beaucoup de temps à faire de la gestion et de l'intendance. » La Fondation poursuit depuis sa mission de promotion de l'art par d'autres moyens en soutenant l'apprentissage de l'histoire de l'art, le financement de bourses de recherche, des résidences d'artistes ou des catalogues d'exposition. Laisant un vide dans le paysage culturel de la capitale, elle a réduit la voilure en comprimant son personnel d'une vingtaine de salariés à trois. Y compris son président, qui se consacre désormais au développement de sa collection dont le périmètre ne cesse d'évoluer. Il a ainsi offert au musée des Confluences de Lyon sa collection ethnographique de 530 chapeaux et coiffes achetés dans des brocantes ou lors de voyages en Afrique ou en Asie. « *C'est très satisfaisant de donner à un musée et je suis fier de l'avoir fait.* »

Mais pour le reste de sa collection, « *rien n'est décidé* ». Celle-ci continue de s'enrichir, au gré de ses envies qui demeurent imperméables aux foudres du marché. « *Acheter très cher l'œuvre d'un jeune artiste n'a pas de sens quand on peut acquérir pour la même somme un tableau magnifique de la Renaissance italienne* », fustige-t-il. Il se méfie également de l'excitation propre aux salons qui pousse à acheter trop vite des « *œuvres de foire* ». Et tout autant des marchands qui incitent leurs poulains à produire à tout-va au détriment de la qualité. Moyennant ces précautions, le collectionneur échappera à la déception post-achat. Conseil d'expert. ●



Dylan Spaysky, *DDS017*, 2016, mousse, cheveux, colle.



Roman Opalka, *Détail - 237 43 58*, 1958; *Détail - 526 58 91*, 1991. Tirages argentiques.



Chèvre Asen Fon Bénin, non daté, métal.



Stéphane Mandelbaum, *Portrait de José*, 1975, mine de plomb sur papier.